

# Robin des Bois

*Le Prince des voleurs*



Alexandre Dumas

## **Sommaire**

Réface

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

Chapitre IX

Chapitre X

Chapitre XI

Chapitre XII

Chapitre XIII

Chapitre XIV

Chapitre XV

Chapitre XVI

Chapitre XVII

Chapitre XVIII

Chapitre XIX

Chapitre XX

Partie II

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

Chapitre IX

Chapitre X

Chapitre XI

Chapitre XII

Chapitre XIII

Chapitre XIV

## RÉFACE.

La vie aventureuse de l'*outlaw* (hors-la-loi, proscrit) Robin Hood, transmise de génération en génération, est devenue en Angleterre un sujet populaire. Néanmoins l'historien manque souvent de documents pour retracer l'existence étrange de ce célèbre bandit. Un grand nombre de traditions qui ont trait à Robin Hood portent un cachet de vérité et jettent un vif éclat sur les mœurs et les habitudes de son époque.

Les biographes de Robin Hood n'ont pas été d'accord sur l'origine de notre héros. Les uns lui ont donné une naissance illustre, les autres lui ont contesté son titre de Comte de Huntingdon. Quoi qu'il en soit, Robin Hood fut le dernier Saxon qui tenta de s'opposer à la domination normande.

Les événements qui composent l'histoire que nous avons entrepris de raconter, quelque vraisemblables et admissibles qu'ils puissent paraître, ne sont peut-être, après tout, qu'un effet de l'imagination, car la preuve matérielle de leur authenticité manque complètement. L'universelle popularité de Robin Hood est arrivée jusqu'à nous dans toute la fraîcheur et dans tout l'éclat des premiers jours de sa naissance. Il n'est pas un auteur anglais qui ne lui consacre quelques bonnes paroles. Cordon, écrivain ecclésiastique du quatorzième siècle, l'appelle *ille famosissimus sicarius* (le très célèbre bandit), Major lui donne la qualification de « très humain prince des voleurs ». L'auteur d'un poème latin très curieux, daté de 1304, le compare à William Wallace, le héros de l'Écosse. Le célèbre Gamden dit, en parlant de lui : « Robin Hood est le plus

galant des brigands. » Enfin le grand Shakespeare, dans *Comme il vous plaira*, voulant peindre la manière de vivre du duc et faire allusion à son bonheur, s'exprime ainsi :

« Il est déjà dans la forêt de l'Arden (des Ardennes), avec une bande d'hommes joyeux, et ils y vivent à la manière du vieux Robin Hood d'Angleterre, laissant couler le temps, libre de tout souci, comme à l'époque heureuse de l'âge d'or. »

Si nous voulions énumérer ici les noms de tous les auteurs qui ont fait l'éloge de Robin Hood, nous lasserions la patience du lecteur ; il nous suffira de dire que dans toutes les légendes, chansons, ballades, chroniques, qui parlent de lui, on le représente comme un homme d'un esprit distingué, d'un courage et d'une audace sans égale. Généreux, patient et bon, Robin Hood était adoré, non seulement de ses compagnons (il ne fut jamais trahi ni abandonné par aucun d'eux), mais encore de tous les habitants du comté de Nottingham.

Robin Hood offre le seul exemple d'un homme qui, sans avoir été canonisé, ait un jour de fête. Jusqu'à la fin du seizième siècle, le peuple, les rois, les princes, les magistrats en Écosse et en Angleterre, célébraient la fête de notre héros par des jeux institués en son honneur.

La *Biographie universelle* nous apprend encore que le beau roman d'*Ivanhoé*, de sir Walter Scott, a fait connaître Robin Hood en France. Mais, pour apprécier l'histoire de cette troupe de bandits, il faut se rappeler que, depuis la conquête de l'Angleterre par Guillaume, les lois normandes sur la chasse punissaient les braconniers par la perte des yeux et la castration. Ce double supplice, pire que la mort, forçait les malheureux qui l'avaient encouru à se réfugier dans les bois. Toute leur ressource pour vivre devenait alors

le métier même qui les avait mis hors la loi. La plupart de ces braconniers appartenaient à la race saxonne, dépossédée par la conquête. Piller un riche seigneur normand, c'était presque reprendre le bien de leurs pères. Cette circonstance, parfaitement expliquée dans le roman épique d'*Ivanhoé* et dans ce récit des aventures de Robin Hood, empêche de confondre les *outlaws* avec les voleurs ordinaires.

# I

C'était sous le règne de Henri II et en l'an de grâce 1162 : deux voyageurs, aux vêtements souillés par une longue route et aux traits exténués par une longue fatigue, traversaient un soir les sentiers étroits de la forêt de Sherwood, dans le comté de Nottingham.

L'air était froid ; les arbres, sur lesquels commençait à poindre la faible verdure de mars, frissonnaient au souffle des dernières bises de l'hiver, et un sombre brouillard s'épanchait sur la contrée à mesure que les rayonnements du soleil couchant s'éteignaient dans les nuages empourprés de l'horizon. Bientôt le ciel devint obscur, et des rafales passant sur la forêt présagèrent une nuit orageuse.

- Ritson, dit le plus âgé des voyageurs en s'enveloppant dans son manteau, le vent redouble de violence ; ne craignez-vous pas que l'orage nous surprenne avant notre arrivée, et sommes-nous bien sur la bonne route ?

- Nous allons droit au but, milord, répondit Ritson, et, si ma mémoire n'est pas en défaut, nous frapperons avant une heure à la porte du garde forestier.

Les deux inconnus marchèrent en silence pendant trois quarts d'heure, et le voyageur que son compagnon gratifiait de milord s'écria impatienté :

- Arriverons-nous bientôt ?

- Dans dix minutes, milord.

- Bien, mais ce garde forestier, cet homme que tu appelles Head, est-il digne de ma confiance ?

- Parfaitement digne, milord : Head, mon beau-frère, est un homme rude, franc et honnête ; il écouterait avec respect l'admirable histoire inventée par Votre Seigneurie, et il y croirait ; il ne sait pas ce que c'est que le mensonge, il ne connaît même pas la méfiance. Tenez, milord, s'écria joyeusement Ritson, interrompant l'éloge du garde, regardez là-bas cette lumière dont les reflets colorent les arbres, eh bien ! elle s'échappe de la maison de Gilbert Head. Que de fois dans ma jeunesse l'ai-je saluée avec bonheur, cette étoile du foyer, quand le soir nous revenions fatigués de la chasse !

Et Ritson demeura immobile, rêveur et les yeux fixés avec attendrissement sur la lumière vacillante qui lui rappelait les souvenirs du passé.

- L'enfant dort-il ? demanda le gentilhomme, fort peu touché de l'émotion de son serviteur.

- Oui, milord, répondit Ritson, dont la figure reprit aussitôt une expression de complète indifférence, il dort profondément ; et, sur mon âme ! je ne comprends pas que Votre Seigneurie se donne tant de peine pour conserver la vie d'un petit être si nuisible à vos intérêts. Pourquoi, si vous voulez vous débarrasser à jamais de cet enfant, ne pas lui enfoncer deux pouces d'acier dans le cœur ? Je suis à vos ordres, parlez. Promettez-moi pour récompense d'écrire mon nom sur votre testament, et notre jeune dormeur ne se réveillera plus.

- Tais-toi, reprit brusquement le gentilhomme, je ne désire pas la mort de cette innocente créature. Je puis craindre d'être découvert dans l'avenir, mais je préfère les angoisses



de la crainte aux remords d'un crime. Du reste, j'ai lieu d'espérer et même de croire que le mystère qui enveloppe la naissance de cet enfant ne sera jamais dévoilé. Si le contraire arrivait, ce ne pourrait être que ton ouvrage, Ritson, et je te jure que tous les instants de ma vie seront employés à une rigoureuse surveillance de tes faits et gestes. Élevé comme un paysan, cet enfant ne souffrira pas de la médiocrité de sa condition ; il s'y créera un bonheur en rapport avec ses goûts et ses habitudes, et ne regrettera jamais le nom et la fortune qu'il perd aujourd'hui sans les connaître.

- Que votre volonté soit faite, milord ! répliqua froidement Ritson ; mais en vérité la vie d'un si petit enfant ne vaut pas les fatigues d'un voyage de Huntingdonshire à Nottinghamshire.

Enfin les voyageurs mirent pied à terre devant une jolie maisonnette cachée comme un nid d'oiseau dans un massif de la forêt.

- Holà ! voisin Head, cria Ritson d'une voix joyeuse et retentissante, holà ! ouvrez vite ; la pluie tombe dru, et d'ici je vois flamboyer votre âtre. Ouvrez, bonhomme, c'est un parent qui vous demande l'hospitalité.

Les chiens grondèrent dans l'intérieur du logis, et le prudent garde répondit d'abord :

- Qui frappe ?

- Un ami.

- Quel ami ?

- Roland Ritson, ton frère. Ouvre donc, bon Gilbert.

- Toi, Roland Ritson, de Mansfeld ?

- Oui, oui, moi-même, le frère de Marguerite. Allons, ouvriras-tu ? ajouta Ritson impatienté ; nous causerons à table.

La porte s'ouvrit enfin, et les voyageurs entrèrent.

Gilbert Head serra cordialement la main de son beau-frère, et dit au gentilhomme en le saluant avec politesse :

- Soyez le bienvenu, messire chevalier, et ne m'accusez pas d'avoir enfreint les lois de l'hospitalité si, pendant quelques instants, j'ai tenu ma porte fermée entre vous et mon foyer. L'isolement de cette demeure et le vagabondage des outlaws dans la forêt me commandent la prudence, car il ne suffit pas d'être vaillant et fort pour échapper au danger. Agréez donc mes excuses, noble étranger, et regardez ma maison comme la vôtre. Asseyez-vous au feu et séchez vos vêtements, on va s'occuper de vos montures. Holà ! Lincoln ! s'écria Gilbert entr'ouvrant la porte d'une chambre voisine, conduis les chevaux de ces voyageurs sous le hangar, puisque notre écurie est trop petite pour les recevoir, et qu'il ne leur manque rien : du foin plein le râtelier, et de la paille jusqu'au ventre.

Un robuste paysan vêtu en forestier parut aussitôt, traversa la salle, et sortit sans même jeter un curieux regard sur les nouveaux venus ; puis une jolie femme, de trente ans à peine, vint offrir ses deux mains et son front aux baisers de Ritson.

- Chère Marguerite ! chère sœur ! s'écriait celui-ci, redoublant ses caresses et la contemplant avec une naïve admiration mêlée de surprise ; mais tu n'es pas changée, mais ton front est aussi pur, tes yeux aussi brillants, tes

lèvres et tes joues aussi roses et aussi fraîches que lorsque notre bon Gilbert te faisait la cour.

- C'est que je suis heureuse, répondit Marguerite lançant à son mari un tendre regard.

- Vous pouvez dire : nous sommes heureux, Maggie, ajouta l'honnête forestier. Grâce à votre heureux caractère, il n'y a encore eu ni bouderie ni querelle dans notre ménage. Mais assez causé sur ce chapitre, et pensons à nos hôtes... Ça ! l'ami beau-frère, ôtez votre manteau, et vous, messire chevalier, débarrassez-vous de cette pluie qui ruisselle sur vos habits comme une rosée du matin sur les feuilles. Nous souperons ensuite. Vite, Maggie, un fagot, deux fagots dans l'âtre, sur la table les meilleurs plats et dans les lits les draps les plus blancs ; vite.

Tandis que l'alerte jeune femme obéissait à son mari, Ritson rejetait son manteau en arrière et découvrait un bel enfant enveloppé dans une mante et cachemire bleu. Ronde, fraîche et vermeille, la figure de cet enfant, âgé de quinze mois à peine, annonçait une santé parfaite et une robuste constitution.

Quand Ritson eut arrangé soigneusement les plis froissés du bonnet de ce baby, il plaça sa jolie petite tête sous un rayon de lumière qui en faisait ressortir toute la beauté et appela doucement sa sœur.

Marguerite accourut.

- Maggie, lui dit-il, j'un cadeau à te faire, et tu ne m'accuseras pas de revenir vers toi les mains vides après huit ans d'absence... Tiens, regarde ce que je t'apporte.

- Sainte Marie ! s'écria la jeune femme les mains jointes, sainte Marie, un enfant ! Mais, Roland, est-il à toi ce beau

petit ange ? Gilbert, Gilbert, viens donc voir un amour d'enfant !

- Un enfant ! un enfant entre les mains de Ritson ! Et, loin de s'enthousiasmer comme sa femme, Gilbert lança un coup d'œil sévère sur son parent. Frère, dit le garde forestier d'un ton grave, êtes-vous donc devenu nourrisseur de marmots depuis qu'on vous a réformé comme soldat ? Elle est assez bizarre, mon garçon, la fantaisie qui vous prend de courir la campagne avec un enfant sous votre manteau ! Que signifie tout cela ? pourquoi venez-vous ici ? quelle est l'histoire de ce poupon ? Voyons, parlez, soyez franc, je veux tout savoir.

- Cet enfant ne m'appartient pas, brave Gilbert ; c'est un orphelin, et le gentilhomme que voici est son protecteur. Sa Seigneurie connaît la famille de cet ange et vous dira pourquoi nous venons ici. En attendant, bonne Maggie, charge-toi de ce précieux fardeau qui pèse sur mon bras depuis deux jours... c'est-à-dire deux heures. Je suis déjà las de mon rôle de nourrice.

Marguerite s'empara vivement du petit dormeur, le transporta dans sa chambre, le déposa sur son lit, lui couvrit les mains et le cou de baisers, l'enveloppa chaudement dans son beau mantelet de fête, et rejoignit ses hôtes.

Le souper se passa joyeusement, et, à la fin du repas, le gentilhomme dit au garde :

- L'intérêt que votre charmante femme témoigne à cet enfant me décide à vous faire une proposition relative à son bien-être futur. Mais d'abord permettez-moi de vous instruire de certaines particularités qui se rattachent à la famille, à la naissance et à la situation actuelle de ce pauvre orphelin dont je suis l'unique protecteur. Son père, ancien compagnon d'armes de ma jeunesse, passée au milieu des

camps, fut mon meilleur et mon plus intime ami. Au commencement du règne de notre glorieux souverain Henri II, nous séjournâmes ensemble en France, tantôt en Normandie, tantôt en Aquitaine, tantôt en Poitou, et, après une séparation de quelques années, nous nous retrouvâmes dans le pays de Galles. Mon ami, avant de quitter la France, était devenu éperdument amoureux d'une jeune fille, l'avait épousée et conduite en Angleterre auprès de sa famille à lui. Malheureusement cette famille, fière et orgueilleuse branche d'une maison princière et imbue de sots préjugés, refusa d'admettre dans son sein la jeune femme, qui était pauvre et n'avait d'autre noblesse que celle des sentiments. Cette injure la frappa au cœur, et elle mourut huit jours après avoir mis au monde l'enfant que nous voulons confier à vos bons soins, et qui n'a plus de père, car mon pauvre ami tombait blessé à mort dans un combat en Normandie, voilà bientôt dix mois. Les dernières pensées de mon ami mourant furent pour son fils ; il me manda près de lui, me donna à la hâte le nom et l'adresse de la nourrice de l'enfant, et me fit jurer au nom de notre vieille amitié de devenir l'appui, le protecteur de cet orphelin. Je jurai et je tiendrai mon serment, mais mission est bien difficile à remplir, maître Gilbert ; je suis encore soldat, je passe ma vie dans les garnisons ou sur les champs de bataille, et je ne puis veiller moi-même sur cette frêle créature. D'un autre côté, je n'ai ni parents ni amis aux mains desquels je puisse sans crainte remettre ce précieux dépôt. Je ne savais donc plus à quel saint me vouer quand l'idée me vint de consulter votre beau-frère Roland Ritson : il pensa de suite à vous ; il me dit que, marié depuis huit ans à une adorable et vertueuse femme, vous n'aviez pas encore le bonheur d'être père, et que sans doute, il vous serait agréable, moyennant salaire, bien entendu, d'accueillir sous votre toit un pauvre orphelin, le fils d'un brave soldat. Si Dieu accorde vie et santé à cet enfant, il sera le compagnon de ma vieillesse ; je lui raconterai l'histoire triste et glorieuse de l'auteur de ses

jours, et je lui enseignerai à marcher d'un pas ferme dans les mêmes sentiers où nous marchâmes, son vaillant père et moi. En attendant, vous élèverez l'enfant comme s'il était le vôtre, et vous ne l'élèverez pas gratuitement, je vous le jure. Répondez, maître Gilbert : acceptez-vous ma proposition ?

Le gentilhomme attendit avec anxiété la réponse du forestier, qui avant de s'engager interrogeait sa femme du regard ; mais la jolie Margaret détournait la tête, et, le col penché vers la porte de la chambre voisine, elle essayait en souriant d'écouter l'imperceptible murmure de la respiration de l'enfant.

Ritson, qui analysait furtivement du coin de l'œil l'expression de la physionomie des deux époux, comprit que sa sœur était disposée à garder l'enfant, malgré les hésitations de Gilbert, et dit d'une voix persuasive :

- Les rires de cet ange feront la joie de ton foyer, ma douce Maggie, et, par saint Pierre ! je te le jure, tu entendras un autre bruit non moins joyeux, le bruit des guinées que Sa Seigneurie versera chaque année dans ta main. Ah ! je te vois déjà riche et toujours heureuse, conduisant par la main aux fêtes du pays le joli baby qui t'appellera maman : il sera vêtu comme un prince, brillant comme le soleil, et toi, tu rayonneras de plaisir et d'orgueil.

Marguerite ne répondit rien, mais elle regarda en souriant Gilbert, Gilbert dont le silence fut mal interprété par le gentilhomme.

- Vous hésitez, maître Gilbert ? dit ce dernier en fronçant les sourcils. Est-ce que ma proposition vous déplaît ?

- Pardon, messire, votre proposition m'est fort agréable, et nous garderons cet enfant, si ma chère Maggie n'y voit pas

d'obstacle. Allons, femme, dis ce que tu penses ; ta volonté sera la mienne.

- Ce brave soldat a raison, répondit la jeune femme ; il lui est impossible d'élever cet enfant.

- Eh bien ?

- Eh bien ? je deviendrai sa mère. Puis s'adressant au gentilhomme, elle ajouta : Et si un jour il vous plaisait de reprendre votre fils d'adoption, nous vous le rendrons le cœur serré, mais nous nous consolerons de sa perte en pensant qu'il sera désormais plus heureux près de vous que sous l'humble toit d'un pauvre garde forestier.

- Les paroles de ma femme sont un engagement, reprit Gilbert, et, pour ma part, je jure de veiller sur cet enfant et de lui servir de père. Messire chevalier, voici le gage de ma foi.

En arrachant de sa ceinture un de ses gantelets, il le jeta sur la table.

- Foi pour foi et gantelet pour gantelet, répliqua le gentilhomme, jetant aussi un gantelet sur la table. Il s'agit maintenant de s'entendre sur le prix de la pension du baby. Tenez, brave homme, prenez cela ; chaque année vous en recevrez autant.

Et, tirant de dessous son pourpoint un petit sac de cuir, rempli de pièces d'or, il essaya de le placer entre les mains du forestier.

Mais celui-ci refusa.

- Gardez votre or, messire ; les caresses et le pain de Marguerite ne se vendent pas.

Longtemps le petit sac de cuir fut renvoyé des mains de Gilbert dans celles du gentilhomme. On transigea enfin et on convint, d'après la proposition de Marguerite, que l'argent reçu chaque année en paiement de la pension de l'enfant serait placé en lieu sûr, pour être remis à l'orphelin à l'époque de sa majorité.

Cette affaire réglée à la satisfaction de tous, on se sépara pour dormir. Le lendemain Gilbert était sur pied au point du jour, et regardait d'un œil d'envie les chevaux de ses hôtes, Lincoln s'occupait déjà de leur pansage.

- Quelles magnifiques bêtes ! disait-il à son domestique ; on ne croirait pas qu'elles viennent de trotter pendant deux jours, tant elles montrent de vigueur. Par la sainte messe ! il n'y a que les princes qui puissent monter de pareils coursiers, et ils doivent valoir de l'argent gros comme mes bidets ; mais je les oubliais, ces pauvres compagnons ! leur râtelier doit être vide. Et Gilbert entra dans son écurie. L'écurie était déserte. Tiens, ils ne sont plus là. Ohé ! Lincoln, as-tu déjà conduit les bidets au pâturage ?

- Non, maître.

- Voilà qui est singulier, murmura Gilbert ; et saisi d'un secret pressentiment, il s'élança vers la chambre de Ritson. Ritson n'y était pas. Mais peut-être a-t-il été réveillé le gentilhomme, se dit Gilbert en passant dans la chambre donnée au chevalier. Cette chambre était vide. Marguerite parut, tenant dans ses bras le petit orphelin. Femme, s'écria Gilbert, nos bêtes ont disparu !

- Est-ce possible ?

- Ils ont enfourché nos chevaux et nous ont laissé les leurs.



- Mais pourquoi nous ont-ils quittés ainsi ?
- Devine, Maggie, moi je n'en sais rien.
- Ils voulaient peut-être nous cacher la direction de leur route.
- Ils auraient donc alors quelque mauvaise action à se reprocher ?
- Ils n'ont pas voulu nous prévenir qu'ils remplaçaient leurs bêtes harassées de fatigue par les nôtres.
- Ce n'est pas cela, car on dirait que leurs chevaux n'ont pas voyagé depuis huit jours, tant ils montrent ce matin de vivacité et de vigueur.
- Bah ! n'y pensons plus ! Tiens, regarde l'enfant comme il est beau, comme il sourit. Embrasse-le.
- Peut-être bien que ce seigneur inconnu a voulu nous récompenser de notre obligeance en échangeant ses deux chevaux de prix contre nos deux roquentins.
- Peut-être ; et craignant notre refus, il sera parti pendant que nous dormions.
- Eh bien ! s'il en est ainsi, je le remercie de grand cœur ; mais je ne suis point content du beau-frère Ritson qui nous devait un bonjour.
- Eh ! ne sais-tu pas que, depuis la mort de ta pauvre sœur Annette, sa fiancée, Ritson évite la contrée ? L'aspect de notre bonheur en ménage aura réveillé ses chagrins.
- Tu as raison, femme, répondit Gilbert en poussant un gros soupir. Pauvre Annette !

- Le plus fâcheux de l'affaire, reprit Marguerite, c'est que nous n'avons ni le nom ni l'adresse du protecteur de cet enfant. Qui avertirons-nous s'il tombe malade ? Lui-même comment l'appellerons-nous ?

- Choisis son nom, Marguerite.

- Choisis-le toi-même, Gilbert ; c'est un garçon, et cela te regarde.

- Eh bien ! nous lui donnerons, si tu veux, le nom du frère que j'ai tant aimé ; je ne puis penser à Annette sans me souvenir de l'infortuné Robin.

- Soit, il est baptisé, et voilà notre gentil Robin ! s'écria Marguerite en couvrant de baisers la figure de l'enfant qui lui souriait déjà comme si la douce Marguerite eût été sa mère.

L'orphelin fut donc nommé Robin Head. Plus tard, et sans cause connue, le mot Head se changea en *Hood*, et le petit étranger devint célèbre sous le nom de *Robin Hood*.

## II

Quinze ans se sont écoulés depuis cet événement ; le calme et le bonheur n'ont pas cessé de régner sous le toit du garde forestier, et l'orphelin croit toujours être le fils bien-aimé de Marguerite et de Gilbert Head.

Par une belle matinée de juin, un homme au retour de l'âge, vêtu comme un paysan aisé et monté sur un poney vigoureux, suivait la route qui conduit par la forêt de Sherwood au joli village de Mans-feldwoohaus.

Le ciel était pur ; le soleil levant illuminait ces grandes solitudes ; la bise passant à travers les taillis entraînait dans l'atmosphère les senteurs âcres et pénétrantes du feuillage des chênes et les mille parfums des fleurs sauvages ; sur les mousses, sur les herbes, les gouttes de rosée brillaient comme des semis de diamants ; aux coins des futaies chantaient et voltigeaient les oiseaux ; les daims bramaient dans les fourrés ; partout enfin la nature s'éveillait, et les derniers brouillards de la nuit fuyaient au loin.

La physionomie de notre voyageur s'épanouissait sous l'influence d'un si beau jour ; sa poitrine se dilatait, il respirait à pleins poumons, et d'une voix forte et sonore il jetait aux échos les refrains d'un vieil hymne saxon, d'un hymne à la mort des tyrans.

Soudain une flèche passa en sifflant à son oreille et alla se planter dans la branche d'un chêne au bord de la route.

Le paysan, plus surpris qu'effrayé, sauta en bas de son cheval, se cacha derrière un arbre, banda son arc et se tint

sur la défensive. Mais il eut beau surveiller le sentier dans toute sa longueur, scruter du regard les taillis environnants et prêter l'oreille aux moindres bruits de la forêt, il ne vit rien, n'entendit rien et ne sut que penser de cette attaque imprévue.

Peut-être l'inoffensif voyageur a-t-il failli tomber sous le trait d'un chasseur maladroit ; mais alors il entendrait le bruit des pas du chasseur, les aboiements des chiens, mais alors il verrait le daim en fuite traversant le sentier ?

Peut-être est-ce un outlaw, un proscrit comme il y en a tant dans le comté, gens ne vivant que de meurtres et de rapines, et passant leurs journées à l'affût des voyageurs ? Mais tous ces vagabonds le connaissent ; ils savent qu'il n'est pas riche, et que jamais il ne leur refuse un morceau de pain et un verre d'ale quand ils frappent à sa porte.

A-t-il outragé quelqu'un qui cherche à se venger ? Non, il ne se connaît pas d'ennemis à vingt milles à la ronde.

Quelle main invisible a donc voulu le blesser à mort ?

À mort ! car la flèche a rasé si près l'une de ses tempes qu'elle a fait voltiger ses cheveux.

Tout en réfléchissant sur sa position, notre homme se disait :

- Le danger n'est pas imminent, puisque l'instinct de mon cheval ne le pressent pas. Au contraire, il demeure là tranquille comme dans son écurie, et allonge le col vers la feuillée comme vers son râtelier. Mais s'il reste ici, il indiquera à celui qui me poursuit l'endroit où je me cache. Holà ! poney, au trot !

Ce commandement fut donné par un coup de sifflet en sourdine, et le docile animal, habitué depuis longtemps à cette manœuvre de chasseur qui veut s'isoler en embuscade, dressa ses oreilles, roula de grands yeux flamboyants vers l'arbre qui protégeait son maître, lui répondit par un petit hennissement et s'éloigna au trot. Vainement, pendant un grand quart d'heure, le paysan attendit, l'œil au guet, une nouvelle attaque.

- Voyons, dit-il, puisque la patience n'aboutit à rien, essayons de la ruse.

Et, calculant, d'après la direction du pennage de la flèche, l'endroit où son ennemi pouvait stationner, il décocha un trait de ce côté avec l'espoir d'effrayer le malfaiteur ou de le provoquer à force de mouvement. Le trait fendit l'espace, alla s'implanter dans l'écorce d'un arbre, et personne ne répondit à cette provocation. Un second trait réussira peut-être ? Ce second trait partit, mais il fut arrêté dans son vol. Une flèche, lancée par un arc invisible, le rencontra presque à angle droit au-dessus du sentier, et le fit tomber en pirouettant sur le sol. Ce coup avait été si rapide, si inattendu, il annonçait tant d'adresse et une si grande habileté de la main et de l'œil, que le paysan émerveillé, oublieux de tout danger, bondit de sa cachette.

- Quel coup ! quel merveilleux coup ! s'écria-t-il en gambadant sur la lisière des fourrés pour y découvrir le mystérieux archer.

Un rire joyeux répondit à ces acclamations, et non loin de là une voix argentine et suave comme la voix d'une femme chanta :

« Il y a des daims dans la forêt, il y a des fleurs sur la lisière  
des

grands bois ;  
« Mais laisse le daim à sa vie sauvage, laisse la fleur sur sa  
tige  
flexible,  
« Et viens avec moi, mon amour, mon cher Robin Hood ;  
« Je sais que tu aimes le daim dans les clairières, les fleurs  
pour  
couronner mon front ;  
« Mais abandonne aujourd'hui chasse et fraîche récolte,  
« Et viens avec moi, mon amour, mon cher Robin Hood. »

- Oh ! c'est Robin, l'effronté Robin Hood qui chante. Viens ici, garçon. Quoi ? tu oses tirer à l'arc sur ton père ? Par saint Dunstan, j'ai cru que les outlaws en voulaient à ma peau ! Oh ! le méchant enfant qui prend pour but ma tête grisonnante ! Ah ! le voici, ajouta le bon vieillard, le voici, l'espiègle ! il chante la chanson que je composais pour les amours de mon frère Robin... alors que je faisais des chansons et que le pauvre ami courtoisait la jolie May, sa fiancée.

- Eh quoi ! bon père, eh quoi ! ma flèche vous a blessé en chatouillant votre oreille, répondit de l'autre côté d'un fourré un jeune garçon qui recommença à chanter.

« Il n'y a ni nuage sur l'or pâle de la lune, ni bruit dans la vallée, « Il n'y a d'autre voix dans l'air que la douce cloche du couvent. « Viens avec moi, mon amour, viens avec moi, mon cher Robin Hood, « Viens avec moi dans la joyeuse forêt de Sherwood, « Viens avec moi sous l'arbre témoin de notre premier serment, « Viens avec moi, mon amour, mon cher Robin Hood. »

Les échos de la forêt répétaient encore ce tendre refrain quand un jeune homme, paraissant avoir vingt ans, quoique en réalité il n'en eût que seize, s'arrêta devant le vieux

paysan, que vous reconnaissez sans doute pour être le brave Gilbert Head du premier chapitre de notre histoire.

Ce jeune homme souriait au vieillard et tenait respectueusement à la main son bonnet vert, orné d'une plume de héron. Une masse de cheveux noirs légèrement bouclés couronnait un front plus blanc que l'ivoire et largement développé. Les paupières, repliées sur elles-mêmes, laissaient jaillir au-dehors les fulgurances de deux prunelles d'un bleu sombre, dont l'éclat se veloutait sous la frange des longs cils qui projetaient leur ombre jusque sur les pommettes rosées des joues. Son regard nageait dans un fluide transparent comme un émail liquide ; les pensées, les croyances, les sentiments d'une adolescence candide s'y reflétaient comme dans un miroir ; l'expression des traits du visage de Robin annonçait le courage et l'énergie ; son exquise beauté n'avait rien d'efféminé, et son sourire était presque le sourire d'un homme maître de lui-même, lorsque ses lèvres, margées de corail et réunies par une courbe gracieuse à son nez droit et fin, aux narines mobiles et transparentes, s'entr'ouvraient sur une dentition éburnéenne.

Le hâle avait bruni cette noble physionomie, mais la blancheur satinée de la carnation reparaissait à la naissance du col et au-dessus des poignets.

Un bonnet avec plume de héron pour aigrette, un pourpoint de drap vert de Lincoln serré à la taille, des hauts-de-chausses en peau de daim, une paire de *unhege sceo* (brodequins saxons) attachés au-dessus des chevilles par de fortes courroies, un baudrier clouté d'acier brillant et supportant un carquois garni de flèches, le petit cor et le couteau de chasse à la ceinture, et l'arc en main, telles étaient les pièces de l'habillement et de l'équipement de

Robin Hood, et leur ensemble plein d'originalité était loin de nuire à la beauté de l'adolescent.

- Et si tu m'avais transpercé le crâne au lieu de me chatouiller l'oreille ? dit le bon vieillard en répétant les dernières paroles de son fils d'un ton de sévérité affectée. Méfiez-vous de ce chatouillement-là, sir Robin, il tuerait plus souvent qu'il ne ferait rire.

- Pardonnez-moi, bon père. Je n'avais nullement l'intention de vous blesser.

- Je le crois parbleu bien ! cher enfant, mais cela pouvait arriver ; un changement dans l'allure de mon cheval, un pas à gauche ou à droite de la ligne que je suivais, un mouvement de ma tête, un tremblement de ta main, une erreur de ton coup d'œil, un rien enfin, et le jeu que tu jouais était mortel.

- Mais ma main n'a pas tremblé, et mon coup d'œil est toujours sûr. Ne me faites donc pas de reproches, bon père, et pardonnez-moi mon espièglerie.

- Je te la pardonne de grand cœur ; mais, ainsi que le dit Ésope, dont le chapelain t'apprit les fables, est-ce un divertissement pour un homme que le jeu qui peut tuer un autre homme ?

- C'est vrai, répondit Robin d'un ton plein de repentir. Je vous en conjure, oubliez mon étourderie, ma faute, veux-je dire, c'est l'orgueil qui me l'a fait commettre.

- L'orgueil ?

- Oui, l'orgueil ; ne m'avez-vous pas dit hier soir, à la veillée, que je n'étais pas encore assez bon archer pour



effleurer le poil de l'oreille d'un chevreuil afin de l'effrayer sans le blesser ? et... j'ai voulu vous prouver le contraire.

- Jolie manière d'exercer son talent ! Mais brisons là, mon garçon ; je te pardonne, c'est entendu, et je ne te garde pas rancune, seulement je t'engage à ne jamais me traiter comme un cerf.

- Ne crains rien, père, s'écria l'enfant avec tendresse, ne crains rien ; aussi espiègle, aussi étourdi, aussi grand joueur de tours que je puisse être, je n'oublierai jamais le respect et l'affection que tu mérites, et, pour la possession de la forêt de Sherwood tout entière, je ne voudrais pas faire tomber un cheveu de ta tête.

Le vieillard saisit affectueusement la main que lui tendait le jeune homme, et la pressa en disant :

- Dieu bénisse ton excellent cœur et te donne la sagesse ! Puis il ajouta avec un naïf sentiment d'orgueil qu'il avait sans doute réprimé jusqu'alors afin de morigéner l'imprudent archer : Et dire que c'est mon élève ! Oui, c'est moi, Gilbert Head, qui le premier lui ai appris à bander un arc et à décocher une flèche ! L'élève est digne du maître, et, s'il continue, il n'y aura pas de plus adroit tireur dans tout le comté, dans toute l'Angleterre même.

- Que mon bras droit perde sa force, et que pas une de mes flèches n'atteigne le but si jamais j'oublie votre amour, mon père !

- Enfant, tu sais déjà que je ne suis ton père que par le cœur.

- Oh ! ne me parlez pas des droits qui vous manquent sur moi, car si la nature vous les a refusés, vous les avez acquis par une sollicitude, par un dévouement de quinze années.

- Parlons-en, au contraire, dit Gilbert, reprenant sa route à pied et traînant par la bride le poney qu'un vigoureux coup de sifflet avait rappelé à l'ordre, un secret pressentiment m'avertit que des malheurs prochains nous menacent.

- Quelle folle idée, mon père !

- Tu es déjà grand, tu es fort, tu es rempli d'énergie, grâce à Dieu ; mais l'avenir qui s'ouvre devant toi n'est plus celui que j'entrevois lorsque petit et faible enfant, tantôt boudeur, tantôt joyeux, tu grandissais sur les genoux de Marguerite.

- Qu'importe ! je ne fais qu'un vœu, c'est que l'avenir ressemble au passé et au présent.

- Nous vieillirions désormais sans regret si le mystère qui couvre ta naissance se dévoilait.

- Vous n'avez donc jamais revu le brave soldat qui m'a confié à vos soins ?

- Je ne l'ai jamais revu, et je n'ai reçu qu'une fois de ses nouvelles.

- Peut-être est-il mort à la guerre ?

- Peut-être. Un an après ton arrivée chez moi, je reçus par un messenger inconnu un sac d'argent et un parchemin scellé de cire, mais dont le cachet n'avait pas d'armes. Je donnai ce parchemin à mon confesseur, qui l'ouvrit et m'en révéla le contenu que voici, mot pour mot : « Gilbert Head, j'ai placé depuis douze mois un enfant sous ta protection, et j'ai pris vis-à-vis de toi l'engagement de te payer pour ta peine une rente annuelle ; je te l'envoie ; je quitte l'Angleterre et j'ignore l'époque de mon retour. En conséquence, j'ai pris des arrangements pour que tu

touches tous les ans la somme due. Tu n'auras donc à l'époque des échéances qu'à te présenter dans le cabinet du shérif de Nottingham, et tu seras payé. Élève le garçon comme s'il était ton propre fils, à mon retour, je viendrai te le réclamer. » Pas de signature, pas de date ; et d'où venait ce message ? je l'ignore. Le messenger partit sans vouloir satisfaire ma curiosité. Je t'ai souvent répété ce que le gentilhomme inconnu nous avait raconté à propos de ta naissance et de la mort de tes parents. Je ne sais donc rien de plus sur ton origine, et le shérif qui me paye ta pension répond invariablement, lorsque je l'interroge, qu'il ne connaît ni le nom ni la demeure de celui qui lui a donné mandat de me compter tant de guinées par an. Si maintenant ton protecteur te rappelait à lui, ma douce Marguerite et moi nous nous consolerions de ton départ en pensant que tu retrouves des richesses et des honneurs qui t'appartiennent par droit de naissance ; mais si nous devons mourir avant que le gentilhomme inconnu reparaisse, un grand chagrin empoisonnera notre dernière heure.

- Quel grand chagrin, père ?

- Le chagrin de te savoir seul et abandonné à toi-même, et livré à tes passions au moment de devenir homme.

- Ma mère et vous avez encore de longs jours à vivre.

- Dieu le sait !

- Dieu le permettra.

- Que sa volonté soit faite ! En tout cas, si une mort prochaine nous sépare, sache, mon enfant, que tu es notre seul héritier ; la chaumière où tu as grandi est tienne, les défrichements qui l'entourent sont ta propriété, et, avec l'argent de ta pension, accumulé depuis quinze années, tu n'auras pas à redouter la misère et tu pourras être heureux

si tu es sage. Le malheur t'a frappé dès ta naissance, et tes parents adoptifs se sont efforcés de réparer ce malheur ; tu penseras souvent à eux, ils n'ambitionnent pas d'autre récompense.

L'adolescent s'attendrissait ; de grosses larmes commençaient à sourdre entre ses paupières : mais il contint son émotion pour ne pas augmenter celle du vieillard, détourna la tête, essuya ses yeux d'un revers de main, et s'écria d'un ton de voix presque joyeux :

- Ne touchez plus jamais à un aussi triste sujet, mon père ; la pensée d'une séparation, quelque éloignée qu'elle soit, me rend faible comme une femme, et la faiblesse ne convient pas à un homme (il se croyait déjà homme). Sans nul doute je saurai un jour qui je suis, mais ne le saurais-je pas que cette ignorance ne m'empêcherait jamais de dormir tranquille ni de me réveiller gaiement. Parbleu ! si j'ignore mon véritable nom, noble ou roturier, je n'ignore pas ce que je veux être... le plus habile archer qui ait jamais tiré une flèche sur les daims de la forêt de Sherwood.

- Et vous l'êtes déjà, sir Robin, répliqua Gilbert avec fierté ; ne suis-je pas votre instituteur ? En route, *Gip*, mon gentil poney, ajouta le vieillard en remontant en selle, il faut que je me hâte d'aller à Mansfeldwoohaus et de revenir, sans quoi Maggie ferait une mine plus longue que la plus longue de mes flèches. En attendant, cher enfant, exerce ton adresse, et elle ne tardera pas à égaler celle de Gilbert Head dans ses plus beaux jours... Au revoir.

Robin s'amusa pendant quelques instants à déchiqueter à coups de flèches les feuilles qu'il choisissait de l'œil à la cime des plus grands arbres ; puis, las de ce jeu, il s'étendit sur l'herbe à l'ombre d'une clairière, et récapitula une à une dans sa pensée les paroles qu'il venait d'échanger avec son

père adoptif. Avec son ignorance du monde, Robin ne désirait rien en dehors de la félicité dont il jouissait sous le toit du garde forestier, et le suprême bonheur pour lui consistait à pouvoir chasser en liberté dans les solitudes giboyeuses de la forêt de Sherwood ; que lui importait donc alors un avenir de noble ou de vilain ?

Un froissement prolongé du feuillage et les craquements précipités des broussailles voisines troublèrent bientôt les rêveries de notre jeune archer ; il leva la tête et aperçut un daim effrayé qui trouait le fourré, s'élançait à travers la clairière et disparaissait aussitôt dans les profondeurs de la forêt.

Bander son arc et poursuivre l'animal, tel fut le projet instantané de Robin ; mais ayant par hasard ou par instinct de chasseur examiné l'endroit du débouché avant d'entrer en campagne, il aperçut à quelques toises de distance un homme accroupi derrière un tertre dominant la route ; ainsi caché, cet homme pouvait voir sans être vu tout ce qui passerait sur la route, et, l'œil au guet, la flèche en corde, il attendait.

Certes il ressemblait par ses vêtements à un honnête forestier, connaissant de longue main les allures du gibier et se donnant le loisir d'une paisible chasse à l'affût. Mais s'il eût été réellement chasseur, et chasseur de daims surtout, il n'eût pas hésité à suivre en toute hâte la piste de l'animal. Pourquoi cette embuscade alors ? Peut-être était-ce un meurtrier à l'affût des voyageurs ?

Robin pressentit un crime, et, espérant y mettre obstacle, il se cacha derrière un bouquet de hêtres et surveilla attentivement les mouvements de l'inconnu. Celui-ci, toujours accroupi derrière le tertre, tournait le dos à Robin, et par conséquent se trouvait placé entre lui et le sentier.

Tout à coup le brigand ou le chasseur décocha une flèche dans la direction du sentier, et se releva à moitié comme pour bondir vers le but visé ; mais il s'arrêta, proféra un jurement énergique, et se remit à l'affût avec une flèche à son arc.

Cette nouvelle flèche fut suivie comme la première d'un odieux blasphème.

- À qui donc en veut-il ? se demandait Robin. Essaie-t-il de donner à un de ses amis un coup de peigne comme celui que j'ai donné ce matin au vieux Gilbert ? Le jeu n'est pas des plus faciles. Mais je ne vois rien là-bas du côté où il vise ; il voit cependant quelque chose, lui, puisqu'il prépare une troisième flèche.

Robin allait quitter sa cachette pour faire connaissance avec le tireur inconnu et maladroit, lorsqu'en écartant sans dessein quelques branches d'un hêtre il aperçut, arrêtés au bout du sentier et à l'endroit où le chemin de Mansfeldwoohaus forme un coude, un gentleman et une jeune dame qui semblaient éprouver beaucoup d'inquiétude et se demander s'il fallait tourner bride, ou braver le danger. Les chevaux s'ébrouaient, et le gentleman promenait ses regards de tous côtés pour découvrir l'ennemi et lui tenir tête, puis il s'efforçait en même temps de calmer les terreurs de sa compagne.

Soudain la jeune femme poussa un cri d'angoisse et tomba presque évanouie : une flèche venait de s'implanter dans le pommeau de sa selle.

Plus de doute, l'homme en embuscade était un lâche assassin.

Saisi d'une généreuse indignation, Robin choisit dans son carquois une flèche des plus aiguës, banda son arc et visa.